**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 70 (1931)
**Heft:** 48

**Artikel:** Pages d'autrefois : le revenant du faublanc : [1ère partie]
**Autor:** Besançon, Jules
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-224243

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 22.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

### LE REVENANT DU FAUBLANC

NOBLE Bernard d'Aubonne se promenait dans la grande salle de son château du Faublanc. De temps en temps il s'arrêtait pour appliquer ses mains au grand poêle de faïence qui avait remplacé la vaste cheminée des anciens jours. Car on était en janvier ; au dehors, le vent et la neige faisaient rage et, malgré l'épaisseur des murs, cette pièce, d'ailleurs bien chauffée, avait quelque chose de froid et d'humide; aussi le noble seigneur marchait d'un pas précipité et frottait l'une contre l'autre ses mains de vieillard, blanches et effilées.

Non loin du poêle, Nanette, nièce de Bernard, brodait au tambour et souvent quittait son ouvrage pour imiter son digne oncle et ranimer ses doigts engourdis.

— Nanette, dit tout à coup celui-ci, as-tu vu quelqu'un samedi dernier ?

— Chez Mme de Charrière ?

— Sans doute. Où diantre veux-tu que ce soit ?

— Il y avait très nombreuse société, comme d'habitude.

— Oui, mais ce n'est pas ce que je veux dire.

— Alors, expliquez-vous, mon oncle.

— Oh ! la rusée ! Je vais parler clairement. As-tu vu quelque jeune homme qui t'ait fait croire qu'il pensait à toi pour te demander en légitime mariage ?

— Il m'est bien difficile de vous répondre, mon oncle. Etes-vous donc si pressé de me voir mariée ?

— Pressé, non, j'aime à t'avoir auprès de moi. Mais je deviens vieux et je ne voudrais pas te laisser sans appui ici-bas.

— Mon oncle, vous êtes jeune encore.

— Pas trop ; j'ai depuis longtemps passé le cap de la soixantaine, et avant de partir, j'aimerais à te voir établie... Convenablement, s'entend : avec quelqu'un de notre monde.

— Les jeunes gens de notre monde ne font pas attention à votre Nanette. Il leur faut du sonnant, et je ne suis pas une héritière.

— Tout ce que j'ai sera un jour à toi. C'est, il est vrai, peu de chose ; jadis le Faublanc était un domaine de grande valeur, aujourd'hui...

— Oui, le bruit s'est répandu que notre château est hanté et nul ne voudrait le posséder ni l'habiter.

— Ce n'est que trop exact, ma pauvre Nanette. J'ignore absolument quelle abomination ont commis nos ancêtres ; le fait est que l'un d'entre eux revient sous un aspect épouvantable, et donne à cette maison la réputation la plus affreuse. Plusieurs pièces ont dû être abandonnées, tu le sais bien; j'ai juré que nul n'y logerait désormais, depuis que notre bon ami Aloïs de Mestral a été visité par le fantôme...

— Et dans une poésie lue samedi soir, on a fait au dit fantôme une allusion maligne.

— Qui, qui donc ?

— Oh ! un jeune homme insignifiant, un de ces proposants que Mme de Charrière a coutume d'inviter.

— Le polisson !

— Je ne crois pas qu'il songeât à mal.

— Tu l'excuses encore. Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire au sujet qui nous occupe. Je pourrai vendre le château.

— A qui donc ?

— Au fermier Grosminet. Il m'en offre un prix dérisoire, me disant qu'on ne peut acheter bien cher une maison qui est hantée. Jusqu'ici je l'ai éconduit; car je n'ai pas besoin de vendre. Cependant cela m'a fait réfléchir. O Nanette, comme je te souhaiterais un bon mari !

— Moi aussi, je me le souhaite, et suis obligée de prendre patience, puisqu'il ne se présente pas.

— Cela peut arriver.

— Il me semble parfois que je me sens prédestinée à devenir femme de pasteur.

— Je ne te connaissais pas cette vocation.

— Est-il quelque chose de plus beau que d'être l'épouse d'un fidèle ministre de l'Evangile ! On répand le bonheur autour de soi; on visite les malades, on console les affligés, on secourt les pauvres, et l'on est chérie de tout le monde.

— Est-ce le jeune proposant de samedi qui t'a inspiré ces idées pieuses ?

— Mon oncle, pourriez-vous penser ?

— Je plaisante. Car évidemment ce jeune proposant n'est pas de notre monde. Il s'appelle ?

— Je n'en sais rien. C'est un de ces noms qu'on oublie sur-le-champ et qui ne restent pas dans la mémoire.

— Et n'as-tu pas vu quelques-uns de nos souverains seigneurs ?

— Si : il y avait chez Mme de Charrière MM. de Watteville, de Diesbach, de Pattenkoffer.

— C'est une excellente famille bernoise.

— Peut-être ; les deux premiers ont passé devant moi sans faire mine de me voir; mais M. de Pattenkoffer s'est approché et m'a saluée d'une gracieuse révérence. Tandis qu'il me «bressentait ses ommaches », j'entendais derrière moi une singulière conversation, à demi-voix. Le voisin du docteur Tissot disait à celui-ci :

— Ce jeune homme est bien malade.

— C'est un de mes clients. *Srofulosus iste est.*

Comme, grâce à vos leçons, j'entends un peu le latin, rien ne m'a échappé. L'autre a repris :

— Vous espérez le guérir ?

— J'y tâcherai.

A ce moment, M. de Pattenkoffer, ayant « agefé son gompliment », est allé porter ailleurs sa taille déjetée et ses joues livides.

— Eh bien ! Nanette, voilà un excellent parti!

— *Srofulosus iste est.*

— Tissot le guérira sans doute.

— Quand il sera « quéri », nous verrons.

— Nanette, tu t'attaches à des détails sans importance.

— Bah ! *scrofulosus iste est.*

— Tissot, d'ailleurs, peut s'être trompé.

— Tant mieux ; car c'est un bien « choli » homme que ce M. de Pattenkoffer.

— Tu es revenue ?

— Avec notre vénérable pasteur de Pully, comme d'habitude. Son sermon d'hier s'en est un peu ressenti.

— Médisante !

— Juste, tout au plus ; maintenant allons nous reposer; il se fait tard et ma lampe n'a plus d'huile.

O perversité des jeunes filles ! Mlle Nanette, on l'a vu, savait mêler agréablement le mensonge à la vérité. Et le bon vieux Bernard d'Aubonne acceptait tout cela mieux que l'Evangile. La duplicité de son aimable nièce nous oblige à rétablir les faits.

Mme de Charrière réunissait, chaque samedi, l'élite de la société lausannoise. C'était une sorte de chapitre, dont elle se nommait volontiers l'abbesse. Les étrangers de distinction ne manquaient pas de se faire présenter à cette aimable dame, qui personnifie le Lausanne élégant du XVIIIe siècle. Ces soirées du samedi étaient remplies par toutes sortes de divertissements littéraires et artistiques. On jouait la comédie ou des charades plus ou moins improvisées; on chantait, on lisait des poésies fugitives, et le tout se terminait par un souper fin, qui n'était pas l'un des agréments les plus dégaignés.

Comme la maîtresse du logis n'avait rien de l'exclusivisme aristocratique, elle invitait souvent des étudiants d'origine roturière, et surtout des proposants, étudiants en théologie, à la condition, bien entendu, qu'ils se produisissent dans quelque chanson ou quelque petit poème. Ils avaient là une superbe occasion de faire d'utiles connaissances et d'étaler leurs culottes et leurs mollets vigoureux.

Nanette d'Aubonne était toujours de ces soirées. M. Marindin, proposant de dernière année, se montrait le plus assidu de ses adorateurs. Il ne songeait point à la distance des rangs et de la fortune; trouvant Nanette de son goût, il conversait avec elle, et après un certain nombre de samedis, les jeunes gens s'entendirent à merveille.

Aussi, le samedi dont nous avons parlé, M. Marindin risqua une quasi déclaration. M. de Pattenkoffer, qui s'accompagnait assez joliment de la guitare, venait de chanter une romance dont les paroles sont arrivées jusqu'à nous :

*Chandes basdourelles,*
*Vuyez les amours,*
*Leurs vlèges grielles*
*Plessent bour douchours.*

Lorsque les applaudissements, assez peu nourris d'ailleurs, eurent cessé, M. Marindin s'avança au milieu du salon et déclama, d'une voix émue, le madrigal suivant, dont les vers ne sont pas trop mauvais pour un proposant :

*On dit partout, sensible Annette,*
*Que votre castel est hanté.*
*C'est, si l'on dit la vérité,*
*De mon cœur fort épris une image assez nette.*
*Toutefois il existe entre eux*
*Une différence notable.*
*Votre revenant est hideux,*
*Et le mien gracieux, aimable,*
*Il a teint de rose et beaux yeux.*
*Mais tous les deux sont d'humeur intraitable.*

Ce petit morceau fut très applaudi. A moins de supposer Nanette parfaitement idiote, ce qu'elle n'était pas, elle dut comprendre et comprit fort bien. Mais elle craignait les préjugés de son oncle, et, comme nous l'avons vu, elle se cacha sous le voile d'une dissimulation coupable.

*(A suivre).* *Jules Besançon.*

---

**Bourg-Ciné-Sonore. — Le Chemin du Paradis,** le plus étincelant des films-opérettes, repasse à la demande générale au Bourg, cette semaine. Le fait que ce grand film ait été réalisé sous l'égide et le contrôle d'Erich Pommer, le célèbre producer européen, nous est un sûr garant de sa haute qualité. Autour des deux grandes vedettes du film : Lilian Harvey et Henri Garat, nous trouvons dans « Le Chemin du Paradis » les célèbres artistes français René Lefèbre, Gaston Jacquet, et la belle artiste Olga Tchekowa.

**Achetez votre Trousseau**
**AUX TISSERANDS**
4, rue Madeleine — LAUSANNE
Près de l'Hôtel de Ville — H. Lévy

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**POUR OBTENIR DES MEUBLES**
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
**MEUBLES PERRENOUD**
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

**HERNIEUX**
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
**Margot & Jeannet**
BANDAGISTES
*Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne*